

Prétendus suppliciés de la publicité : Les exemples de Chateaubriand et de Lamartine

Samantha Caretti, Université de Caen-Normandie /
Académie de Versailles 

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 20, n° 1 : « Les écrivain·e·s du XIX^e siècle et l'impératif de
célébrité », dir. Violaine François et Marceau Levin, juillet
2026

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press
Site internet : www.revue-relief.org
Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Samantha Caretti, « Prétendus suppliciés de la publicité : les
exemples de Chateaubriand et de Lamartine »,
RELIEF – Revue électronique de littérature française, vol. 20,
n° 1, 2026, p.33-49. doi.org/10.51777/relief27031

Prétendus suppliciés de la publicité : les exemples de Chateaubriand et de Lamartine

SAMANTHA CARETTI, Université de Caen-Normandie / Académie de Versailles

Résumé

Par l'image auctoriale qu'ils projettent autant que par l'esthétique de leurs œuvres, Chateaubriand et Lamartine s'inscrivent davantage dans la mythologie romantique du sacerdoce littéraire que dans la réalité contemporaine de la réclame pour prix de leur célébrité. Soumis aux exigences nouvelles d'une publicité qu'ils rejettent ostensiblement, ils adoptent une posture pour le moins paradoxale, celle d'une résistance affectée, qui coexiste avec une stratégie de promotion de soi. Lamartine, tout en déplorant le supplice de la publicité, orchestre un véritable matraquage poético-médiatique. Chateaubriand, quant à lui, tout en récusant la soif ardente de célébrité qui l'anime, se révèle, selon ses contemporains, « dévoré du démon de la publicité ». En dépit de leurs différences de génération, de style et de tempérament, tous deux accusent une semblable discordance entre discours et pratiques, expressions d'un impératif de célébrité qui les contraint, chacun à sa manière, à composer avec les lois médiatiques. Leurs trajectoires illustrent ainsi les contradictions d'une posture romantique partagée entre l'aspiration à la vocation désintéressée et les exigences de la consécration publique, autant que du profit commercial.



FIG. 1. Benjamin (Benjamin Roubaud, dit), *Grand chemin de la postérité*, 1843, Paris-Musées, Maison de Balzac.

Le train pour la postérité n'a pas oublié Chateaubriand et Lamartine dans sa course parfois capricieuse. Chateaubriand, qui redoutait prétendument de n'avoir à offrir que des « choses ennuyeuses et vieilles » à la « dédaigneuse postérité »¹, n'a en définitive pas eu à souffrir une telle sentence : loin d'être si dédaigneuse, celle-ci lui a été largement favorable. Le nom de Lamartine n'a pas non plus été « pulvérisé »² par le temps, bien qu'il ne résonne plus aujourd'hui avec la ferveur qui salua autrefois les *Méditations poétiques* (1820) ou *Jocelyn* (1836), lorsque leurs vers étaient sur toutes les lèvres. Pour ces élus de la gloire romantique, les temps furent propices. Si toutes leurs œuvres ne jouirent pas d'une même fortune, la gloire qui

1. François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Classiques Garnier, 4 t., 1989-1998 [désormais *MOT*], t. I, p. 573.
2. « Dans ce cimetière de gloire / Vous voulez ma cendre, à quoi bon ? / Pendant que j'inscris ma mémoire / Le temps pulvérise mon nom. » Ces vers sont écrits par Lamartine dans le recueil des contemporains célèbres d'une dame. L'anecdote est rapportée par la comtesse de Bassanville dans « Le Salon de Casimir Delavigne » (*Les Salons d'autrefois*, 3^e série, Paris, J. Victorion, 1862, p. 91).

accompagna leurs succès, tout comme leur amour pour cette gloire – qu'elle fût littéraire ou politique – sont bien connus. Toutefois, que cet attachement ait été un moteur suffisamment décisif dans l'exercice de leur art pour recourir aux stratégies de la publicité³ reste encore largement sous-estimé, tant un tel rapport à la célébrité heurte le scénario auctorial romantique⁴ auquel la critique les a associés et qu'ils ont eux-mêmes entretenu. Dans une lettre à sa nièce, Alix de Pierreclau, datée de janvier 1849, Lamartine se compare, non sans amertume, à un « publicain dans sa boutique⁵ », image dépréciative par laquelle il exprime le sentiment d'être accaparé, voire réduit, à la gestion des affaires de sa célébrité. Ce constat, loin d'être une simple boutade, vaut autant pour Lamartine que pour Chateaubriand. Bien qu'ils aient appartenu à une même époque et qu'ils aient exprimé une sensibilité littéraire proche, une génération les sépare : le premier naît à la célébrité littéraire avec les *Méditations poétiques*, presque vingt ans après que le second a fait sensation avec *Atala* (1801), et l'un ne meurt qu'à la politique en 1848, tandis que l'autre, cette année-là, quitte le monde tout à fait. Outre cet écart et des différences de caractère et de trajectoire, un choix dans l'expression les distingue encore : le vers pour Lamartine – pas exclusivement, mais majoritairement dans la première moitié du XIX^e siècle –, et la prose pour Chateaubriand. Ces dissemblances n'excluent pourtant pas une certaine convergence dans leur rapport à l'impératif de célébrité en plein essor au XIX^e siècle⁶ : tout en cultivant l'image de l'écrivain romantique désintéressé, exclusivement occupé de son art et étranger aux logiques de promotion, ils s'accommodent volontiers des exigences de la publicité, voie d'accès à la célébrité devenue privilégiée. La gageure d'une telle conciliation, celle des réalités du métier avec l'idéal de la représentation de l'écrivain, justifie les contradictions entre leurs discours et leurs pratiques. C'est cette ambiguïté dans la posture auctoriale qu'ils adoptent tout au long d'un siècle marqué par des mutations idéologiques, littéraires et industrielles, que nous interrogerons au prisme de leurs parcours individuels, éclairés par les évolutions du mouvement romantique.

-
3. Si le terme de « publicité », dérivé de « public », s'attache d'abord à désigner ce qui est notoire, il prend, dès la 6^e édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1835), l'acception moderne qu'on lui connaît aujourd'hui. Nous emploierons cette notion pour recouvrir l'ensemble des moyens de diffusion et de promotion des œuvres littéraires.
 4. Voir José-Luis Diaz, *L'Écrivain imaginaire. Scénographies auctoriales à l'époque romantique*, Paris, Honoré Champion, 2007. Nous entendons par « scénario auctorial romantique » le modèle de mise en scène de l'auteur de l'époque romantique fondé sur la sacralisation de la figure de l'écrivain, la valorisation de sa singularité, l'adoption fréquente de la posture du martyr, l'affirmation d'une mission sociale et politique, ainsi que la tendance à la scénarisation biographique. Malgré la longévité de Chateaubriand et de Lamartine, ainsi que les inflexions de leur positionnement dans le champ littéraire, notamment face à la génération romantique de 1830, ce scénario auctorial nous semble opératoire pour penser l'ensemble de leurs trajectoires.
 5. Alphonse de Lamartine, Lettre à Alix de Pierreclau, janvier 1849, *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867)*, éd. Christian Croisille et Marie-Renée Morin, Paris, Honoré Champion, 7 t., 2000-2003 [désormais CAL], t. v, p. 558.
 6. Pour une histoire du développement des mécanismes de la célébrité, voir Antoine Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité, 1750-1850*, Paris, Fayard, 2014.

Soif de célébrité : entre gloire et popularité

Maintenant fatigué des orages, je ne demande que la paix et l'oubli. Si la position de ma fortune m'oblige encore à reparaître en public, ce ne sera que malgré moi, et avec une répugnance extrême. Je voudrais, s'il était possible, m'ensevelir dans la retraite pour y travailler pendant une vingtaine d'années, à un ouvrage auquel je me sens appelé, par mon amour pour mon pays. Désirer vingt ans de silence, Madame, prouve que je n'ai pas une soif si ardente de célébrité ; car un silence d'une aussi longue durée, pourrait bien se changer pour moi en un silence éternel⁷.

Ces propos tenus en 1812 par Chateaubriand à son amie et correspondante assidue, la romancière Sophie Gay, se font l'expression du dilemme de l'auteur⁸, acculé par des impératifs financiers qui le contraignent à renoncer à une inclination plus vraie pour « la retraite », plus en accord avec l'aspiration au sacerdoce littéraire⁹. Cet aveu n'est pas exempt de duplicité car Chateaubriand désirait certainement plus poétiquement que réellement la paix, l'oubli et le silence et, quoiqu'il s'efforçât de prouver son indifférence à l'égard de la célébrité, nul ne saurait ignorer qu'elle fut l'objet de ses vœux. La discordance qui s'exprime ici entre le dire et l'être est révélatrice d'une posture auctoriale fondée sur le déni de célébrité, en raison de l'incompatibilité entre une telle prétention et l'idéal du pur sacerdoce. Cette discordance est encore plus manifeste si l'on considère la suite de la carrière de Chateaubriand, en tous points contraire aux vœux formulés en 1812.

Il convient dans un premier temps de s'accorder sur la portée sémantique du mot même de « célébrité » qui, tantôt se confond, tantôt se distingue d'autres notions voisines dans les discours de la première moitié du XIX^e siècle. D'après l'usage contemporain, mais aussi l'état des lieux du *Dictionnaire synonymique de la langue française* de Jean-Charles Laveaux publié en 1826, parmi les notions voisines de la célébrité, coexistent celles de « renommée », de « réputation », ou encore de « considération » qui s'attachent à la place occupée par l'écrivain dans l'opinion des hommes. Ainsi, du vivant de Chateaubriand et de Lamartine, la distinction entre célébrité et gloire demeure floue, tant du point de vue sémantique que symbolique. Un extrait d'une lettre de Lamartine à l'homme de lettres Jacques-Honoré de Lourdoueix en atteste : « Je suis bien puni d'avoir jadis trop aimé le bruit, le beau bruit qu'on appelle la célébrité ou la gloire¹⁰. » Aussi entremêlées que soient ces représentations plurielles, on observe qu'elles s'opposent au « bruit » – ou « tapage » selon la terminologie également en usage –, porteur d'une connotation péjorative en ce qu'il s'attache au seul

7. Chateaubriand, Lettre à Sophie Gay, Paris, 29 novembre 1812, *Correspondance générale*, éd. Béatrix d'Andlau, Pierre Christophorov, Pierre Riberette et Agnès Kettler, Paris, Gallimard, 9 t., 1977-2015 [désormais CG], t. II, p. 186-187.

8. Nathalie Heinich l'exprime très bien dans *Être écrivain : création et identité* : « Au plus bas niveau de légitimité, le premier compromis, "mercantile", consiste donc à sacrifier la valeur littéraire de l'œuvre à l'exigence existentielle de la personne. » (Paris, La Découverte, 2000, p. 30).

9. Voir José-Luis Diaz, « La littérature comme "sécularisation du sacerdoce" (1750-1850) », dans *Les Religions du XIX^e siècle*, actes du IV^e congrès de la SERD, 26-28 novembre 2009, ainsi que les travaux de Paul Bénichou (*Le Temps des prophètes*, Paris, Gallimard, 1977 ; *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988 ; *Le Sacre de l'écrivain*, Paris, Gallimard, 1996 [1973]).

10. Lamartine, Lettre à Jacques-Honoré de Lourdoueix, 12 février 1858, *CAL*, t. VII, p. 268.

présent immédiat, par opposition à la « postérité » qui, elle, implique la survivance de la gloire soumise à l'épreuve du temps et au jugement de l'avenir. Le bruit n'est plus que « l'éclat que font certaines choses dans le monde¹¹ », selon la définition qu'en donne le *Dictionnaire de l'Académie française* en 1835. Lamartine n'en appelle donc pas à ce bruit, il en appelle à un plus beau qu'il distingue, celui de la célébrité ou de la gloire, dont les contours sémantiques, insensiblement, s'entremêlent. Il fait encore cette distinction dans une lettre adressée à Charles Nodier en janvier 1830, lorsqu'il évoque les tracasseries de ce dernier avec Victor Hugo, attaqué par *La Quotidienne* pour son esprit de coterie et sa « célébrité d'industrie qui a produit des poésies orientales bien inférieures à celles de Byron et de Thomas Moore » : « Le bruit est plus fatigant que la gloire »¹², commente-t-il.

Il faut remonter loin pour trouver les premières traces du goût de la célébrité – ou de la gloire – chez Chateaubriand et Lamartine. À cet égard, la correspondance se révèle le lieu privilégié de tels aveux à mettre en regard avec les publications à vocation autobiographique (préfaces, mémoires, confidences ou souvenirs), sachant qu'au sein même de la correspondance, les jeux de posture persistent. Tout au long de leur carrière, la célébrité demeure pour les deux auteurs une préoccupation constante et ce, même après les premiers succès les ayant sacrés écrivains. Ainsi Chateaubriand s'excuse-t-il de sa brièveté auprès de son amie, l'écrivaine Claire de Duras, sous prétexte du soin qu'il doit porter à sa gloire en s'adonnant à d'autres travaux : « vous aimez ma *gloire* autant que moi-même. Je la soigne pour vous¹³. »

Au-delà des déclarations, leur attachement à la célébrité se mesure au souci de leur image et de la diffusion de celle-ci. Dans la correspondance à ses proches, Lamartine recense méticuleusement les gages de son succès, soucieux parfois jusqu'au détail des chiffres : il s'enivre du « beau succès » des *Méditations poétiques*, de la « trentaine d'articles [...] magnifiques »¹⁴ consacrés aux *Harmonies poétiques et religieuses* (1830), du succès « bien au-dessus de son humble destinée¹⁵ » de *Jocelyn* (1836) ou encore de l'empressement qu'excite l'*Histoire des Girondins* (1847) : « Les *Méditations* et le *Génie du christianisme* n'ont pas fait pareille rumeur sourde en naissant, et sont déjà connus par morceaux de toute la littérature ; l'acclamation est forte et grande, la fureur sera de même¹⁶ ». L'enthousiasme de Lamartine, attisé par les flatteries de la vanité, n'est pas l'une des seules modalités d'expression de son goût pour la célébrité. Si Lamartine reconnaît parfois ce goût, il le nie aussi bien volontiers, en particulier dans le cas d'une réception peu favorable d'un de ses ouvrages, ou dans le découragement, tel qu'on peut le lire en 1828 dans une lettre à Louis de Jacquelot du Boisrouvray : « Je suis à la campagne jusqu'au 1^{er} janvier avec cent ouvriers, la paix, des livres, un bon feu, un temps superbe, des chevaux, des moutons et le bonheur et la santé : c'est

11. « Bruit », dans *Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e éd., Paris, Firmin Didot frères, 1835, t. I, p. 235.

12. Charles Nodier, Lettre à Alphonse de Lamartine, 11 janvier 1830, citée dans *CAL*, t. I, p. 53.

13. Chateaubriand, Lettre à Madame de Duras, 10 mars 1812, *CG*, t. II, p. 152.

14. Lamartine, Lettre à Aymon de Virieu, 8 juillet 1830, *CAL*, t. I, p. 138.

15. Lamartine, Lettre à Jean-Chrysogone Guigue de Champvans, 23 mars 1836, *CAL*, t. II, p. 441.

16. Lamartine, Lettre à Valentine de Cessiat, 26 janvier 1847, *CAL*, t. V, p. 30.

assez. La gloire même ne me tenterait pas ; à plus forte raison les dédains du public¹⁷. » Tirailé entre deux mouvements, Lamartine se laisse parfois griser au point d'en rejeter la célébrité et ses retombées afin de préserver l'idéal du sacerdoce littéraire. Au moment de la publication des *Harmonies poétiques et religieuses*, c'est cet enthousiasme qui l'anime et dont on perçoit les accents dans une lettre à Aymon de Virieu : « Mais qu'est-ce que la renommée ? Ce qui est beau, c'est de faire et de faire bien ! Un poème ! un poème ! mon royaume pour un poème ! *mon royaume pour un cheval* ! comme dit Hamlet. J'en dirais autant ! Mais rien pour de la gloire¹⁸. »

Rancœur passagère ou pose romantique, le dédain de la gloire qu'affiche Lamartine entre en contradiction avec certaines des attitudes enregistrées par ses contemporains, ainsi du contentement passionné qu'il laisse apparaître à Victor Pavie en présence de son propre buste réalisé par David d'Angers : « Il [...] souriait à son buste, comme un chat dans une glace, sans songer que ce fût lui. "C'est ravissant, c'est merveilleux, c'est de l'âme et de la vie. C'est le plus bel ouvrage français que j'aie vu !" »¹⁹ En souriant à son buste, Lamartine sourit en vérité à sa gloire, dont la représentation est le témoignage : ainsi sculpté, il entre dans la galerie des grands hommes de David d'Angers. C'est une satisfaction semblable qui anime Chateaubriand lorsqu'il est surpris – lui aussi par Victor Pavie –, en train de « contempler [...] son buste en marbre » au point de « [se pâmer] d'extase » dans l'atelier²⁰. Pourtant, ainsi que Lamartine, il s'était bien défendu d'aimer la gloire, en particulier dans l'incertitude de ne pas l'obtenir : « si cet *Itinéraire* ne m'apporte pas quelque gloire, du moins il me fera, j'espère, un peu aimer des âmes généreuses et capables de sentir le prix des sentiments élevés²¹. » Nul n'est pourtant dupe de « la soif de la célébrité » qui dévore « l'auteur d'*Atala* »²², comme l'écrit Hippolyte de Santo-Domingo dans les *Tablettes parisiennes* de 1825.

Prétendants à la gloire, Chateaubriand et Lamartine n'osent cependant parier sur sa forme durable que l'on nomme « postérité ». Chateaubriand y aspire et travaille pourtant avec ferveur – ses tombeaux physique et littéraire en attestent –, quoiqu'il affecte l'indifférence auprès de Madame de Vichet sous couvert de l'hypothèse des faveurs du temps : « si, toutefois, la postérité s'embarrasse de moi, et se soucie de savoir ce que j'étais, et comment j'étais²³. » Lamartine n'y aspire pas moins, mais s'adonne à des travaux plus immédiats, assailli par la tyrannie croissante des problématiques financières : le *Cours familial*, par exemple, suit un bien autre train que celui de la postérité. Aussi se montrera-t-il bien plus incertain que Chateaubriand qui feint de craindre – plus qu'il ne craint véritablement – de manquer la

17. Lamartine, Lettre à Louis de Jacquelot du Boisrouvray, novembre-décembre 1828, *Correspondance d'Alphonse de Lamartine, deuxième série (1807-1829)*, éd. Christian Croisille et Marie-Renée Morin, Paris, Honoré Champion, 5 t., 2004-2007 [désormais CAL2], t. v, p. 251.

18. Lamartine, Lettre à Aymon de Virieu, 8 juillet 1830, CAL, t. I, p. 138-139.

19. Victor Pavie, Lettre à son père, Paris, 23 juin 1829, citée dans André Pavie, *Médaillons romantiques*, Paris, Émile-Paul, 1909, p. 233.

20. Pavie, Lettre à son frère, Paris, 21 juillet 1829, *Ibid.*, p. 234-235.

21. Chateaubriand, Lettre à Madame de Duras, 26 août 1810, CG, t. II, p. 78.

22. Joseph-Hippolyte de Santo-Domingo, *Tablettes parisiennes*, Bruxelles, H. Tarlier, 1825, p. 109.

23. Chateaubriand, Lettre à Madame de Vichet, Rome, 27 janvier 1829, CG, t. VIII, p. 227.

postérité, aussi bien avant qu'après ceux-ci. En 1818, avant la parution des *Méditations poétiques*, Lamartine reconnaît qu'« il faut [...] attendre longtemps une gloire souvent très courte²⁴. » En 1834, admettant la toute-puissance de la postérité qui « seule prononce la sentence qui permet aux écrivains de passer le Styx », il se dit « insouciant du port », avant de se « [désigner] d'avance au naufrage »²⁵. Il est vrai que la poésie de l'expression se mêle toujours, même au sein de la correspondance, de sublimer les appréhensions moins prétendues qu'en apparence.

Progressivement, mais plus encore après la Restauration, une nouvelle forme de la gloire apparaît sous le terme de « popularité », notion émergente dans les années 1830 à la faveur de l'idéologie démocratique romantique, mais aussi de la marchandisation des produits culturels, de l'intensification des modes de communication, et surtout, de la popularisation de la pratique de la lecture. Loin d'être rejetée, Chateaubriand en jouit déjà en 1803 au titre d'une célébrité plus étendue :

On me félicite d'être parvenu à mon âge à achever mon ouvrage et pour ainsi dire ma réputation, on devrait plutôt me plaindre. J'éprouve encore un plaisir bien vif. C'est de me voir recherché par une foule de personnes inconnues, des prêtres, des femmes, des jeunes gens [...]. Tout cela qui ne peut flatter mon amour-propre, touche singulièrement mon cœur²⁶.

C'est en ce sens aussi que l'éditeur Charles Gosselin évoque « la popularité du beau talent de M. de Lamartine²⁷ » : elle relève de l'accueil enthousiaste du public et, pour l'éditeur, des ventes du recueil permettant une nouvelle réédition. Plus volontiers associée aux succès des hommes politiques, la popularité devient l'aspiration favorite de Lamartine avec l'expression croissante de sa vocation politique au tournant des années 1830²⁸ et prend, de ce fait, une acception plus politique, précisément démocratique, particulièrement au moment de la publication de *Jocelyn*. Même s'il sait bien qu'en vertu de sa nature, la popularité est vouée à l'éphémère²⁹, Lamartine n'en rêve pas moins de trouver son poème « dans les poches des cordonniers » et de le rendre « populaire comme *Paul et Virginie* »³⁰. Ainsi se réjouit-il de le voir effectivement « descendre dans les masses³¹ » : « C'est surtout le peuple qui m'aime et qui m'achète³² », écrit-il ému à son ami Ronot. Fort de cette victoire, il entend donner à son

24. Lamartine, Lettre à Éléonore de Canonge, 13 novembre 1818, *CAL*2, t. II, p. 320.

25. Lamartine, Lettre à Armand-Bernard de La Duranlais, fin juin 1834, *CAL*, t. II, p. 98.

26. Chateaubriand, Lettre à Mathieu Molé, 2 juin 1803, *CG*, t. I, p. 208.

27. Charles Gosselin, « Avis du libraire-éditeur sur cette treizième édition », dans *Méditations poétiques*, Paris, Charles Gosselin, 1825, p. I.

28. À ce propos, voir notre article : « "Dans les poches des cordonniers" : Lamartine rêve une littérature démocratique », dans Julie Anselmini et Corinne Saminadayer-Perrin (dir.), « Qu'est-ce qu'une littérature démocratique au XIX^e siècle ? », *Autour de Vallès*, n° 55, 2025, p. 303-322.

29. Elle le montrera tout particulièrement après son échec politique en 1848 : « La popularité m'a abandonné parce qu'elle est la popularité, c'est-à-dire du vent qui souffle où il veut. » (Lamartine, Lettre au *Journal des Débats*, 7 avril 1849, *CAL*, t. V, p. 590).

30. Lamartine, Lettre à Aymon de Virieu, 15 février 1836, *CAL*, t. II, p. 415.

31. Lamartine, Lettre à Louis-Joseph-Marie de Carné, 8 mars 1836, *CAL*, t. II, p. 433.

32. Lamartine, Lettre à Louis-Marie-Hilaire Ronot, 20 mars 1847, *CAL*, t. V, p. 44.

épopée, après *Jocelyn* et *La Chute d'un ange* (1838), une suite intitulée *Les Pêcheurs* – qui ne verra néanmoins pas le jour –, vouée à toucher plus largement encore : « Je veux être l'homme des échoppes et des greniers. Il en faut partout... Ce sera de plus un bien bon manuel des ouvriers³³. » Il restera fidèle à ce vœu tout au long de ses diverses entreprises, des *Confidences* (1849) dont il s'émeut qu'elles rencontrent « un succès inouï de haut en bas, du prince au portier, curés, paysans, femmes, collégiens³⁴ », jusqu'à ses romans populaires. Justement, pour Lamartine, la recherche de la popularité procède moins d'un désir de célébrité que d'un engagement plus profond au service d'une cause philosophique, morale et sociale que sa poésie entend défendre³⁵. Par ailleurs, cette volonté constante d'élargir son lectorat le conduira à envisager la déclinaison des éditions de ses œuvres. Après *Jocelyn*, soucieux de sa popularité autant que du peuple lui-même, il envisage des formats d'un moindre coût, que le développement des techniques industrielles d'impression a favorisés. En atteste son projet pour ce qui deviendra le *Cours familial* (1856-1859) :

Je vais m'occuper dès après-demain du *Lamartine des familles*. Je l'enverrai à M. Didot. Demandez-lui juste son prix par volume. Le volume aura vingt-deux feuilles aussi, mais in-18, très petit : petits caractères, petit papier, vilain papier, tout ce qu'il y aura de moins cher. Je me réglerai sur ce prix. Je voudrais que le volume ne passât pas 75 centimes, au plus un franc, de frais pour moi³⁶.

Si ces considérations s'énoncent après la monarchie de Juillet, des réflexions avaient déjà émergé sous la Restauration en faveur de la diffusion du livre auprès d'un plus large public. L'éditeur Charles Gosselin, entrepreneur ingénieux, publie ainsi en 1828 « un recueil complet des œuvres de M. de Lamartine dans le format in-32 », « le plus portatif de tous, et le plus élégant de son exigüité », par volonté de « populariser encore davantage la poésie de l'auteur des *Méditations* »³⁷. L'ajout de vignettes, sur les recommandations avisées de Gosselin à l'occasion des rééditions des *Méditations poétiques*, mais plus encore de *Jocelyn*, contribue plus encore à rendre populaire l'œuvre du poète en donnant par l'image un accès à ceux qui ne lisent pas.

La réalité financière

L'aspiration passionnée à la gloire s'accompagne d'un motif bien plus intransigeant et pressant, tant pour Lamartine que pour Chateaubriand : l'argent. « De la gloire et de l'argent ! », réclame Lamartine auprès de son ami Prosper Guichard de Bienassis, alors qu'il n'a que dix-huit ans, car « la gloire, ajoute-t-il, ne promet qu'un nom et des lauriers »³⁸, et cela

33. Lamartine, Lettre à Louis Aimé-Martin, 20 juillet 1838, *CAL*, t. III, p. 84.

34. Lamartine, Lettre à Valentine de Cessiat, 21 janvier 1849, *CAL*, t. V, p. 562.

35. Il définit cette mission de la poésie, d'abord dans sa brochure *Sur la politique rationnelle* (1831), puis dans *Des destinées de la poésie* (1834).

36. Lamartine, Lettre à Édouard Dubois, 26 août 1849, *CAL*, t. V, p. 654-655.

37. Gosselin, « Avant-propos du libraire-éditeur sur cette édition des œuvres de M. de Lamartine », dans *Œuvres complètes d'Alphonse de Lamartine*, Paris, Charles Gosselin, 1826, t. I, p. VII.

38. Lamartine, Lettre à Prosper Guichard de Bienassis, 26 juillet 1808, *CAL*2, t. I, p. 50.

ne peut suffire. Avec l'évolution du rapport économique de l'écrivain à son œuvre, s'exacerbe la tension entre création et impératif de célébrité. Or, cet impératif est aussi – et parfois surtout, notoirement pour Lamartine – dicté par un impératif financier assez peu compatible avec les « valeurs engagées dans la création³⁹ », comme le rappelle Nathalie Heinich dans *Être écrivain*. En dépit de leur rang, Chateaubriand et Lamartine ne vivent nullement dans l'aisance financière et ne peuvent espérer de totale indépendance avec le seul produit de leur œuvre. « Mercenaires⁴⁰ » obligés dans leur rapport à l'art, ils doivent puiser à d'autres ressources – que leurs responsabilités politiques leur octroient un temps – afin d'assurer leur train de vie assez dispendieux. « Panier percé⁴¹ » dès sa jeunesse, aux dires de sa famille, Lamartine finira sa vie, accablé par les piques de bon nombre de ses contemporains qui le qualifient de « mendiant⁴² », réalité que le ton de certaines de ses lettres peinerait à démentir. En effet, soucieux de conserver ses terres familiales et d'entretenir ses sœurs, mais aussi – et il en convient – mauvais gestionnaire, Lamartine contracte des dettes qui l'obligent à se prêter au triste jeu des publications incessantes : « Une seule chose me tourmente, c'est la gêne extrême dans laquelle sont mes finances. S'il me fallait vendre une terre, je me sentirais déraciné. Ce serait comme vendre mon père et ma mère et moi-même dans tout mon passé⁴³ ».

Aussi, dans sa correspondance, considère-t-il parfois ses œuvres avant tout comme des bénéfices futurs. S'il publie les *Harmonies*, affirme-t-il, « c'est pour de l'argent (non pour [lui], il est vrai)⁴⁴ ». Quant aux *Girondins*, il ne les voit plus que comme « une étrenne de cinq cents louis, payable en décembre prochain⁴⁵ ». Enfin, *Raphaël* (1849) s'impose davantage comme un moyen de régler « une grosse dette qui [lui] pèse et [le] gêne⁴⁶ ». Dans l'œuvre de Lamartine, le *Cours familial*⁴⁷ illustre parfaitement ce que Louis Veillot dénonce avec virulence comme une forme de « mercantilisme littéraire », symptôme à ses yeux d'une décadence générale de la littérature, allant bien au-delà du seul cas de Lamartine :

De l'argent ! de l'argent ! Du bruit, n'importe quel bruit pour faire de l'argent ! [...] M. de Lamartine aussi sera compté parmi ceux qui ont le plus donné le plus détestable exemple de l'amour du bruit pour l'amour de l'argent. [...]. Mais pourtant il y a des conditions à tenir. Toute sueur n'est pas glorieuse, toute fleur n'est pas à vendre ; et quoique le proverbe dise qu'il n'y a pas de sot métier, encore y a-t-il des métiers qui ne supportent pas ni qu'on en fasse en même temps un autre, ni qu'on les rabaisse en leur demandant au-delà d'un certain fruit, fût-ce pour payer beaucoup de liberté. [...] Vous avez beau

39. Heinich, *Être écrivain*, op. cit., p. 30.

40. Voir Valérie Sacriste, « Hommes de lettres et publicité : histoire sociale d'une résistance culturelle », dans Laurence Guellec et Françoise Hache-Bissette (dir.), *Littérature et publicité : de Balzac à Beigbeder*, Marseille, Gaussen, 2012, p. 262.

41. François-Louis de Lamartine, Lettre à Cécile de Cessiat, 7 décembre 1819, *CAL*, t. II, p. 511.

42. Victor de Laprade, Lettre à Charles Alexandre, 24 juillet 1858, citée dans *CAL*, t. VII, p. 361.

43. Alphonse de Lamartine, Lettre à Delphine de Girardin, 16 juin 1838, *CAL*, t. III, p. 82.

44. Lamartine, Lettre à Julia de Barol, début de mai 1830, *CAL*, t. I, p. 101.

45. Lamartine, Lettre à Louis Aimé-Martin, 21 juillet 1844, *CAL*, t. IV, p. 459.

46. Lamartine, Lettre à Émile de Girardin, décembre 1847, *CAL*, t. V, p. 215.

47. À ce propos, voir Dominique Dupart, « L'Affaire du *Cours familial de littérature* de Lamartine 1856-1869. Retour sur le concept de communauté interprétative de Stanley Fish », *Histoires littéraires*, vol. XX, n° 78, 2019, p. 109-126.

dire et beau vous targuer : l'art est quelque chose de haut, et à certains égards de divin, qui veut un homme tout entier [...]. Quand vous êtes vigneron, quand vous êtes jardinier, quand vous êtes un mercenaire qui fabrique des livres pour vendre des livres, vous n'êtes plus un artiste, vous descendez [...] Voilà comme on était écrivain et comme on devient manœuvre [...]»⁴⁸.

Certes, Chateaubriand n'a pas connu les mêmes affres que Lamartine. Mais, comme ce dernier le rappelle lui-même dans une lettre adressée au directeur de la *Saturday Review*, le 6 juillet 1858, si Chateaubriand ne percevait plus de revenus de ses terres familiales, il bénéficiait néanmoins de ses traitements d'ambassadeur, de ministre, ainsi que de sa pairie. Et pourtant, il dut bien se résoudre à « [ouvrir] en 1818 une souscription pour vendre à prix de faveur, par loterie, son domaine et sa maison de la Vallée-aux-Loups⁴⁹ » et, plus tard, à en appeler à ses amis dans le monde des lettres afin d'organiser une souscription visant à acquérir ses *Mémoires* pour une somme destinée à couvrir ses dettes et à assurer une rente à sa veuve. Quelque indécent que soit l'inventaire de la fortune de Chateaubriand auquel se livre Lamartine, il n'en exprime pas moins la situation d'indigence dans laquelle l'auteur du *Génie du christianisme* a pu se retrouver, mû par son appétence au gain. Loin de nier une telle dépendance dont la correspondance se fait l'écho, Chateaubriand la reconnaît dans les *Mémoires d'outre-tombe*, non sans se livrer à un lyrisme empreint d'un pathos familial à l'écrivain :

Oh ! argent que j'ai tant méprisé et que je ne puis aimer quoi que je fasse, je suis forcé d'avouer que tu as pourtant ton mérite : source de la liberté, tu arranges mille choses dans notre existence, où tout est difficile sans toi. Excepté la gloire que ne peux-tu pas procurer ? Avec toi on est beau, jeune, adoré ; on a considération, honneurs, qualités, vertus. Vous me direz qu'avec de l'argent on n'a que l'apparence de tout cela : qu'importe, si je crois vrai ce qui est faux ? trompez-moi bien et je vous tiens quitte du reste : la vie est-elle autre chose qu'un mensonge ? Quand on n'a point d'argent, on est dans la dépendance de toutes choses et de tout le monde⁵⁰.

La publicité pour stratégie

Si Lamartine prône le temps « en fait de réputation⁵¹ », et Chateaubriand « la religion et l'étude⁵² » dans les conseils qu'il adresse à un jeune poète, tous deux sont, dans leur pratique, pleinement conscients des impératifs liés à la promotion de leurs œuvres, condition essentielle de la célébrité autant que de la fortune. Le déni de ces réalités se révèle donc un artifice rhétorique au service d'une posture auctoriale qu'ils s'efforcent de préserver.

Lamartine connaît assez tôt les lois de la concurrence et de la consécration dans le champ littéraire et ce, dès 1818, lorsqu'il espère « beaucoup de bruit, fût-ce même en mal » de la représentation de sa tragédie *Saül* (1860) : « c'est là précisément ce qu'il me faut pour

48. Louis Veuillot, « Du mercantilisme littéraire », Éditorial de *L'Univers* du vendredi 1^{er} janvier 1858, reproduit dans *CAL*, t. VII, p. 245-250.

49. Lamartine, « Lettre de M. A. de Lamartine », « Portefeuille épistolaire », *Revue britannique*, 1858, t. II, p. 473.

50. *MOT*, t. IV, p. 47-48.

51. Lamartine, Lettre à Aymon de Virieu, 8 juillet 1830, *CAL*, t. I, p. 138.

52. Chateaubriand, Lettre à un jeune poète, Paris, 26 juillet 1834, *CG*, t. IX, p. 346.

un début dans la carrière »⁵³, commente-t-il. Si la réflexion qu'il mène autour des stratégies d'entrée en littérature reste sans effet, Lamartine témoigne d'une lucidité médiatique précoce en admettant qu'un écrivain doit savoir aussi bien produire que susciter l'intérêt autour de son œuvre en flattant le goût du jour. Car plaire suppose en effet d'être en concordance avec son temps. Lamartine, tout comme Chateaubriand, l'a bien compris, s'efforçant – avec un succès variable – de répondre aux attentes du public contemporain et de cerner les facteurs d'attractivité d'un nouveau public en quête de sensation et de nouveauté. Célébrer le génie du christianisme dans un moment où le besoin de spiritualité se fait plus pressant, ou encore mettre en scène des amours incestueuses, sont autant de choix révélateurs du véritable « sens de la promotion »⁵⁴ dont fait preuve Chateaubriand. De plus, l'écrivain s'accorde habilement avec les circonstances politiques : alors que Bonaparte entendait restaurer la religion catholique comme religion d'État, Chateaubriand choisit de prendre acte de cette actualité et d'en tirer parti, notamment à la faveur d'une importante campagne publicitaire de son ouvrage, rendue possible par une collaboration étroite nouée avec le *Mercure de France*⁵⁵. Chateaubriand confirmera ce « sens de la promotion » en cédant plus tard à la vogue des mémoires. Lamartine, lui aussi, s'efforce de tenir compte des aspirations de ses contemporains en satisfaisant leur « désir d'intime »⁵⁶, en érigeant le « neuf »⁵⁷ comme principe esthétique lors de la publication des *Nouvelles Méditations poétiques*, ou encore en renouant avec l'épopée dans *Jocelyn* et *La Chute d'un ange*, porté par le retour en grâce du genre. De plus, en publiant leurs œuvres complètes de leur vivant, Chateaubriand, puis Lamartine, s'inscrivent dans une pratique éditoriale à l'essor croissant depuis la fin du XVIII^e siècle qui, au-delà de sa rentabilité, contribue à façonner leur image d'auteur et à affirmer leur notoriété dans le champ littéraire. Fruit d'une étroite collaboration avec leur éditeur, ces volumes sont conçus comme de véritables objets d'art, répondant dans le même temps à une esthétique romantique et à la logique de l'œuvre-monument⁵⁸.

Avec la nécessité croissante de promouvoir son art, de nouvelles fonctions incombent à l'écrivain ou, à tout le moins, impliquent des collaborations privilégiées avec les éditeurs, correspondants réguliers tant pour Chateaubriand que pour Lamartine. Si Chateaubriand

53. Lamartine, Lettre à monsieur le comte de Virieu, 7 juin 1818, *CAL2*, t. II, p. 67.

54. France Culture, « Fabienne Bercegol : "Épisode 2/4 : Fictions et Mémoires" », série « Chateaubriand, à la confluence de deux siècles », *La Compagnie des œuvres*, 3 septembre 2019.

55. Morgane Avellaneda montre bien comment Chateaubriand élabore, à l'occasion de cette campagne publicitaire, une image publique qu'il ne cessera d'affiner (« Que faire après le *Génie du christianisme* ? Chateaubriand : la création d'une "posture" singulière dans le *Mercure de France* », dans Fabienne Bercegol, Pierre Glaudes et Jean-Marie Roulin (dir.), *Chateaubriand, nouvelles perspectives critiques*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 41-55).

56. Voir Brigitte Diaz et José-Luis Diaz, « Le siècle de l'intime », *Itinéraires*, n° 2009-4, « Pour une histoire de l'intime et de ses variations », dir. Françoise Simonet-Tenant et Anne Coudreuse, 2009.

57. « [...] ce n'est purement, ni épique, ni lyrique, ni didactique, mais tous les trois à la fois. C'est neuf en un mot pour nous » (Lamartine, Lettre à Aymon de Virieu, 15 février 1823, *CAL2*, t. III, p. 124).

58. Voir Marine Le Bail, « Entre frontispice allégorique et reliure à "la cathédrale". Flottements du positionnement éditorial des œuvres de Chateaubriand », dans Bercegol, Glaudes et Roulin (dir.), *Chateaubriand, nouvelles perspectives critiques*, op. cit., p. 95.

s'intéresse de près à l'édition et à la promotion de ses œuvres, et sait « travailler à sa renommée⁵⁹ » mieux que quiconque selon son ami Mathieu Molé, il ne prend pas encore pleinement en charge les actions publicitaires et préfère les confier à ses éditeurs. Lamartine, appartenant à une autre génération et d'une longévité qui le fait déborder sur la seconde moitié du XIX^e siècle, se montre plus soucieux de rester le maître des opérations dans le lancement de ses œuvres, jusqu'à s'immiscer dans la fabrique même du livre. Si, dans les toutes premières décennies de sa carrière, il délègue les responsabilités éditoriales, au point d'en négliger jusqu'à la responsabilité essentielle des préfaces⁶⁰, il se résout progressivement à prendre en charge certaines d'entre elles qu'il entend mener avec plus de succès. Dès 1823, il propose à Urbain Canel une vente simultanée de *La Mort de Socrate* (1823) et du 2^e volume des *Méditations* jugeant que, tout dissemblables qu'ils soient, ils n'en peuvent pas moins « se [soutenir] l'un l'autre auprès des lecteurs de goûts différents⁶¹ ». L'année suivante, il ose même blâmer son éditeur, lui enseignant qu'une meilleure valorisation de la réédition des *Méditations* leur aurait été à tous deux profitable : « Vous avez eu un tort pour vous et pour moi : celui de n'avoir pas mis nouvelle édition à chaque mille, le livre aurait l'air plus connu et se vendrait mieux. Corrigez-vous à l'avenir, si vous m'en croyez⁶² ».

L'ajout des adjectifs « nouvelles » ou « inédites » au sein des titres d'œuvres procède de la même stratégie. De plus en plus rompu aux moyens de promotion, le poète finit, en 1835, par demander à se charger lui-même de la publicité de *Jocelyn* : « Croyez-moi et fiez-vous à moi. Je ferai tout cela à Paris », écrit-il à son éditeur Charles Gosselin, lui intimant de « [n]e [laisser] rien lire à personne », de « [n]e [faire] aucun article de journal, titre, etc... »⁶³. Plus tard, en 1848, il ira même jusqu'à assumer la charge d'éditeur de ses œuvres choisies afin de jouir exclusivement du revenu qu'il en espère. Il se félicitera du succès qu'il en obtiendra en France, comme à l'étranger.

Au XIX^e siècle, la publicité littéraire passe avant tout par l'insertion d'annonces, de prospectus et de réclames dans la presse, instrument de médiation et d'intermédiation privilégié, comme l'ont bien montré Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant⁶⁴. Lamartine témoigne à cet égard d'un soin tout particulier aux annonces de ses œuvres, comme le rapporte la fille de Franz Liszt en 1862 :

Dernièrement, nous avons été voir M. de Lamartine. C'est une pitié ! Il est abattu, écrasé, indifférent à tout ce qui n'est pas souscription ou huissier. [...] Il dépense par an 80.000 francs d'annonces. Vous savez combien il a usé et abusé de cette réclame [...]. L'autre jour il voulait faire insérer de nouveau

59. Mathieu Molé, *Souvenirs de jeunesse*, Paris, Mercure de France, 1991, p. 262-265.

60. Notamment Charles Gosselin pour les avis des différentes éditions des *Méditations poétiques* dont il fut le rédacteur.

61. Lamartine, Lettre à Urbain Canel, 20 août 1823, CAL2, t. III, p. 412.

62. Lamartine, Lettre à Urbain Canel, 17 avril 1824, CAL2, t. IV, p. 61.

63. Lamartine, Lettre à Charles Gosselin, 4 décembre 1835, CAL, t. II, p. 388.

64. Voir en particulier 1836, *l'an 1 de l'ère médiatique : étude littéraire et historique du journal La Presse d'Émile de Girardin* (Paris, Nouveau Monde, 2001), ainsi que les ouvrages qu'ils ont dirigés (*Presse et plumes*, Paris, Nouveau Monde, 2004 ; *Presse, nations et mondialisation au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2010).

dans les journaux une réclame analogue. « Cela a été imprimé si souvent, lui disait-on, ne mettez pas encore cette phrase. »

« Que voulez-vous, répondit Lamartine, *Dieu lui-même a besoin de cloches*. »⁶⁵

Le poète est, semble-t-il, familier d'une telle pratique, ayant l'habitude de susciter voire de réclamer des articles, ou encore de les rédiger lui-même. Il s'ingénie donc à entretenir ses liens avec le monde de la presse, sans manquer de remercier les rédacteurs d'articles – que ceux-ci soient spontanés ou quémandés –, de se plaindre auprès des intéressés d'une injuste critique⁶⁶ ou de faire livrer – voire de livrer lui-même – des exemplaires aux journalistes susceptibles de contribuer à la promotion de ses œuvres.

Au-delà de cette publicité écrite, Lamartine autant que Chateaubriand savent combien les sociabilités peuvent servir leur célébrité, s'employant à cultiver les amitiés littéraires et consentant à se produire dans les salons sous l'égide de quelque protecteur, telle Juliette Récamier pour le second. Les lectures dans les salons⁶⁷, exercice de la représentation de soi en société autant que première mise à l'épreuve de leurs œuvres, sont un excellent moyen de faire circuler du bruit pour plus de gloire. La célébrité dépend en effet étroitement de la visibilité ; aussi convient-il d'envisager celle-ci au-delà des seules bornes de la publication. Ainsi, tous deux s'adjoignent aux entreprises collectives, notamment des recueils « romantiques », comme les *Tablettes romantiques*⁶⁸ (1823) ou le *Keepsake français*⁶⁹ (1830).

Si les deux écrivains portent un regard lucide sur le nouveau régime publicitaire des lettres, cette clairvoyance ne s'accompagne pas naturellement d'une pleine maîtrise de l'objet publicitaire, qui reste encore difficile à apprivoiser. Ainsi, la principale entrave à la carrière de Lamartine résidera dans son éloignement de Paris, attaché qu'il est, par goût autant que par nécessité, à ses terres bourguignonnes. Or, la France demeure fortement centralisée en matière d'affaires littéraires, notamment au moment crucial de la promotion d'une œuvre. Selon l'analyse de Sainte-Beuve, cette distance géographique le désavantagerait donc, dans un contexte où l'opposition entre Paris et la Province s'avère particulièrement opérante :

Cependant l'absence habituelle où Lamartine vécut loin de Paris et souvent hors de France, durant les dernières années de la Restauration, le silence prolongé qu'il garda après la publication de son *Chant*

65. Blandine Liszt, Lettre à Franz Liszt, Paris, 23 janvier 1862, *Correspondance de Liszt et de sa fille Madame Émile Ollivier 1842-1862*, éd. Daniel Ollivier, Paris, Grasset, 1936, p. 299-300.

66. Dans une lettre à Pierre-François Tissot du 12 juillet 1830, il se plaint notamment de la critique des *Harmonies* (CAL, t. I, p. 141).

67. Voir Vincent Laisney, *En lisant en écoutant. Lectures en petit comité, de Hugo à Mallarmé*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2017 et plus récemment, pour le cas de Chateaubriand : Jacob Lachat, « Le Sacre mondain de l'écrivain. Chateaubriand à l'Abbaye-aux-Bois », *La Revue des Lettres Modernes*, série *Chateaubriand*, n° 1, « Sociabilités », 2023, p. 171-184.

68. Abel Hugo (dir.), *Tablettes romantiques : recueil orné de quatre portraits inédits et d'une vignette, lithographiés par MM. Colin et Boulanger*, Paris, Pélicier, 1823.

69. Jean-Baptiste-Augustin Soulié (dir.), *Keepsake français ou Souvenir de littérature contemporaine*, Paris, Giraldon-Bovinet et C^{ie}, 1830.

d'Harold, firent tomber les clameurs des critiques qui se rejetèrent sur d'autres poètes plus présents : sa renommée acheva rapidement de mûrir⁷⁰.

La publicité comme martyr ?

L'étude des stratégies publicitaires mises en œuvre par les écrivains de la première moitié du XIX^e siècle – Lamartine en particulier, parce qu'il suit un siècle marqué par une progression constante des pratiques de promotion littéraire – révèle non seulement le souci qu'ils ont de leur célébrité, mais aussi, à bien des égards, leur expertise en la matière malgré quelques maladresses. Cette réalité ne s'accorde pourtant pas avec des discours, affectant – parfois dans la correspondance, mais bien davantage encore dans les textes livrés au public⁷¹ – une résistance farouche vis-à-vis de la publicité. Mauvaise foi, honte ou sentiment de culpabilité face à ce recours nécessaire perçu comme une compromission, la contradiction qu'ils éprouvent est intimement liée aux exigences de la modernité et de la marchandisation de la littérature, difficilement conciliables avec l'image de l'auteur romantique ayant fait de l'art un sacerdoce. C'est dans les termes de la souffrance que Chateaubriand et Lamartine exhibent alors leur relation ambivalente à la publicité, se posant volontiers en martyrs de ce monde littéraire en pleine mutation⁷². Ainsi, Lamartine, dans la préface du 16 avril 1860 à ses *Œuvres complètes publiées et inédites*, assure n'avoir pas « le goût de la publicité » et s'afflige d'y être « condamné comme à [son] supplice »⁷³. L'hyperbole corrobore l'hypothèse d'un dédouanement de l'auteur auprès de ses lecteurs : le poète cherche en effet à se justifier du « bruit utile autour de ces volumes⁷⁴ » qu'il s'efforce de produire. Toutefois, déplorer de n'avoir pu résister ne traduit pas nécessairement un authentique tiraillement ; cette expression peut parfaitement s'inscrire dans une scénographie auctoriale, relevant davantage d'une posture rhétorique que d'une souffrance réelle.

Bien que, dans son entourage, nul ne soit dupe du « démon de la publicité⁷⁵ » qui le dévore, selon la confidence de François de Jaucourt, Chateaubriand oscille, dans ses discours, entre le déni et la plainte face aux contraintes de la célébrité et de la fortune. Dès 1812, il déplore n'être plus « qu'une machine à livres⁷⁶ » et, au moment de la publication de ses

70. Charles-Augustin Sainte-Beuve, « Lamartine. 1832 », dans *Portraits contemporains*, éd. Michel Brix, Paris, PUPS, 2008 [1869], p. 258.

71. « Valeurs privées » et « valeurs publiques », selon la définition qu'en donne Nathalie Heinich, sont en conflit. La correspondance, restant un lieu d'expression ambigu dans les intentions de son auteur, invite cependant à considérer des « valeurs invoquées » en tension avec des « valeurs convoquées » (*Des Valeurs : une approche sociologique*, Paris, Gallimard, 2017, p. 209-210).

72. Avec l'avènement du régime démocratique de la littérature, la métaphore chrétienne du *martyr*, privilégiée par Chateaubriand et Lamartine, cède progressivement la place à la réalité profane, bien plus infamante, de la prostitution littéraire, développée par Éléonore Reverzy dans *Portrait de l'artiste en fille de joie : La littérature publique* (Paris, CNRS Éditions, 2016).

73. Lamartine, « Préface générale des œuvres complètes de Lamartine : 1860 », dans *Œuvres complètes de Lamartine*, Paris, Chez l'auteur, 1860, t. I, p. 2.

74. *Ibid.*

75. François de Jaucourt, Lettre à Talleyrand, citée dans Robert Morrissey, « Chateaubriand entre le "démon de la publicité" et le démon de son cœur », *Critique*, vol. 3, n° 790, 2013, p. 254-267.

76. Chateaubriand, Lettre à Madame de Duras, vendredi [3 juillet 1812], *CG*, t. II, p. 166.

Œuvres complètes chez Ladvocat en 1826, se montre soumis au poids des exigences de cette entreprise de consécration :

Si j'avois été le maître de la Fortune, je n'aurois jamais publié le recueil de mes ouvrages. L'avenir (supposé que l'avenir entende parler de moi) eût fait ce qu'il auroit voulu. Plus d'un quart de siècle passé sur mes premiers écrits sans les avoir étouffés, ne m'a pas fait présumer une immortalité que j'ambitionne peut-être moins qu'on ne le pense. C'est donc contre mon penchant naturel, et aux dépens de ce repos, dernier besoin de l'homme, que je donne aujourd'hui l'édition de mes œuvres⁷⁷.

Tout l'enjeu pour Chateaubriand, et particulièrement dans des textes aussi stratégiques pour la réclame personnelle que les préfaces, consiste à faire coïncider l'image qu'il a construite de lui-même à travers son œuvre avec sa vie. Beaucoup succomberont à l'illusion d'une telle harmonie prétendue, à commencer par son amante et amie Delphine de Custine qui lui reproche de n'être pas « par le cœur l'homme de [son] ouvrage⁷⁸ ».

Plus que la célébrité littéraire encore, c'est la popularité que Chateaubriand affecte de condamner : « La popularité, que je ne recherche point, mais qui s'attache de plus en plus à mon nom, a pour moi quelque chose de très pénible⁷⁹ », confie-t-il à Madame de Cottens en 1827. Ce n'est que revêtue d'une portée politique qu'il l'accueille, comme en juillet 1830 lorsqu'il est porté en triomphe par les étudiants de Paris. Lamartine, au contraire, loin de renier la popularité en littérature, reconnaît la désirer et la chérir.

Après la négation et la plainte vient, si ce n'est l'indifférence, du moins la mise à distance de la célébrité par un scénario auctorial que Chateaubriand et Lamartine ont en commun : celui du gentilhomme campagnard, écrivant à ses heures perdues, bien éloigné des considérations matérielles. Réalité ou posture, la contradiction est peut-être précisément ce qui définit l'attitude de Chateaubriand lorsqu'Alexandre Dumas fait sa rencontre en Suisse. Celui-ci le découvre en effet livré à une « champêtre occupation » : nourrir des poules d'eau. Surpris, Dumas l'interroge : « [...] votre projet de retraite irait-il jusqu'à vous faire fermier ? ». Manifestement, Chateaubriand ne dit pas non et conclut même qu'« un herbage en Normandie ou une métairie en Bretagne » constituerait probablement « la vocation de [ses] vieux jours »⁸⁰, après les éclats de la célébrité. Lamartine pousse plus loin encore l'écriture du scénario du poète-paysan : il se lit par touches aussi bien dans sa correspondance que dans les textes livrés au public, qu'il s'agisse de poèmes ou de textes préfaciels. En pleine célébrité, il entend déconcerter son ami Édouard de La Grange par le conte de son quotidien en Bourgogne : « Vous me trouverez au fond des montagnes du Charolais dans un vieux château fort romantique, mais où je ne mène pas une vie du Moyen Âge. C'est plutôt de l'âge pastoral : je laboure, j'élève des poulains et je chante de temps en temps⁸¹ ». C'est donc sous les traits

77. Chateaubriand, « Préface générale », dans *Œuvres complètes*, Paris, Ladvocat, 1826, t. XVI, p. XI-XII.

78. Delphine de Custine, Lettre à Chateaubriand, 17 décembre 1807, *L'Amante et l'amie*, éd. Marie-Bénédicte Diethelm et Bernard Degout, Paris, Gallimard, 2017, p. 131.

79. Chateaubriand, Lettre à Madame de Cottens, Paris, 24 janvier 1827, *CG*, t. VII, p. 238.

80. Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 1989 [1852], t. II, p. 733.

81. Lamartine, Lettre à La Grange, 13 janvier 1825, *CAL2*, t. IV, p. 137.

du poète dilettante qu'il s'offre, affectant la négligence dans la création autant que dans la diffusion, jusqu'à prétendre l'amateurisme et cela, tout au long de sa carrière, comme dans ce commentaire aux « Adieux à la poésie » :

Je n'avais jamais écrit de vers que dans mes heures perdues. J'étais et je suis resté toute ma vie *amateur* de poésie plus que poète de métier. Je ne comptais plus rien écrire en vers, ou du moins plus rien imprimer. Les hasards de la pensée et du cœur, les sentiments, les circonstances, les bonheurs, les larmes de la vie, m'ont fait mentir souvent à ces adieux⁸².

Comme chez Chateaubriand, la vérité et la poésie s'entremêlent au point que l'on ne parvienne plus à trancher en faveur de l'une ou de l'autre dans la lecture de ces différents scénarios de genèse. C'est en ce sens que l'on peut considérer que Lamartine procède à un véritable matraquage poético-médiatique : médiatique, parce qu'il se livre passionnément à la médiatisation de son œuvre autant que de son personnage, et poétique, parce qu'il scénarise cette médiatisation par une mise en scène cohérente avec l'imaginaire romantique jusqu'à la « poétiser ». En revendiquant un certain amateurisme, l'auteur cultive donc l'image d'un homme détaché des ambitions de la gloire, dont les succès – jusqu'à son œuvre elle-même – ne seraient qu'accidents. Cette négation de toute préméditation ou de toute organisation soutient tout à la fois un ethos de modestie, qui tend à replacer le poète parmi les hommes, et le mythe du poète enthousiaste. Dans la « Première préface » des *Méditations*, rédigée le 2 juillet 1849, il répugne même à se nommer auteur : « j'étais ce que les modernes appellent un *amateur*, ce que les anciens appelaient un *curieux* de littérature⁸³ ». Cette affirmation exprime-t-elle l'exigence d'un poète vis-à-vis de son art ou n'est-elle qu'une posture ? Épineuse souvent se montre l'appréhension exacte du rapport de l'écrivain à son art et à la publicité de son art.

Conclusion

Tout en déplorant le recours obligé à la publicité dans un monde dominé par l'impératif de la célébrité, Lamartine et Chateaubriand n'en jouent pas moins le jeu de la réclame, l'affichage d'une posture désintéressée leur permettant de soigner l'idéal de l'écrivain préservé des compromissions de la modernité. Ainsi, par la duplicité, les écrivains peuvent se réapproprier leur image, voire la remodeler au nom d'un scénario qui sied mieux à l'imaginaire romantique qu'ils investissent. La réticence exprimée ne constitue donc bien souvent qu'un masque qu'il convient de lever. Pourtant, moins affectation que poétisation, le martyre de la publicité qu'ils déplorent n'est pas dénué d'accents de sincérité, et ce ne serait pas tant succomber au faux enchantement que de prendre à la lettre leurs déclarations. Car, tout désireux de gloire

82. Lamartine, « Commentaire : "Adieux à la poésie" », dans *Nouvelles Méditations poétiques avec commentaires*, Paris, Pagnerre, L. Hachette et C^{ie} et Furne et C^{ie}, 1861, p. 170.

83. Lamartine, « Première préface des *Méditations* », dans *Œuvres complètes de Lamartine*, Paris, Chez l'auteur, 1860 [1849], t. I, p. 23.

et d'argent qu'ils soient, ils aspirent aussi certainement à une vie purement dévouée à la poésie. C'est que la célébrité implique d'inévitables reniements et, si Lamartine se fait à tout – qu'il s'agisse de mendier ou de se mettre en scène –, il peut sincèrement regretter ce terrible impératif qu'avait pressenti Chateaubriand sans en éprouver encore les servitudes qu'il connaîtra.

Bibliographie

- « Essai sur la vie et les ouvrages de M. de Chateaubriand », dans *Œuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand*, Paris, Pourrat, 1837, t. I, p. 182-185.
- AVELLANEDA Morgane, « Que faire après le *Génie du christianisme* ? Chateaubriand : la création d'une "posture" singulière dans le *Mercure de France* », dans Fabienne Bercegol, Pierre Glaudes et Jean-Marie Roulin (dir.), *Chateaubriand, nouvelles perspectives critiques*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 41-55.
- BASSANVILLE Comtesse de, « Le Salon de Casimir Delavigne », dans *Les Salons d'autrefois*, 3^e série, Paris, J. Victorion, 1862, p. 1-108.
- BÉNICHOU Paul, *Le Temps des prophètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1977.
- *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1988.
- *Le Sacre de l'écrivain*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1996 [1973].
- CHAMPFLEURY, *Les Vignettes romantiques : Histoire de la littérature et de l'art (1825-1840)*, Paris, E. Dentu, 1883.
- CHATEAUBRIAND, François-René de, *Œuvres complètes*, t. XVI, Paris, Ladvocat, 1826.
- *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Classiques Garnier, 1989-1998 [1848].
- *Correspondance générale*, t. I : 1789-1808, éd. Béatrix d'Andlau, Pierre Christophorov et Pierre Riberette, Paris, Gallimard, 1977.
- *Correspondance générale*, t. II : 1808-1814, éd. Pierre Riberette, Paris, Gallimard, 1979.
- *Correspondance générale*, t. VII : 6 juin 1824-31 décembre 1827, éd. Pierre Riberette et Agnès Kettler, Paris, Gallimard, 2004.
- *Correspondance générale*, t. VIII : 1828-1830, éd. Pierre Riberette et Agnès Kettler, Paris, Gallimard, 2008.
- *Correspondance générale*, t. IX : 1831-1835, éd. Agnès Kettler, Paris, Gallimard, 2015.
- *L'Amante et l'amie*, éd. Marie-Bénédicte Diethelm et Bernard Degout, Paris, Gallimard, 2017.
- DIAZ Brigitte et DIAZ José-Luis, « Le siècle de l'intime », *Itinéraires*, n° 2009-4, « Pour une histoire de l'intime et de ses variations », dir. Françoise Simonet-Tenant et Anne Coudreuse, 2009, p. 117-146. doi.org/10.4000/itineraires.1052
- DIAZ José-Luis, *L'Écrivain imaginaire. Scénographies auctoriales à l'époque romantique*, Paris, Honoré Champion, 2007.
- « La littérature comme "sécularisation du sacerdoce" (1750-1850) », dans *Les Religions du XIX^e siècle*, actes du IV^e congrès de la SERD, 26-28 novembre 2009. Disponible sur serd.hypotheses.org
- DUMAS Alexandre, *Mes Mémoires*, Paris, Robert Laffont, t. II, 1989 [1852].
- GOSSELIN Charles, « Avis du libraire-éditeur sur cette treizième édition », dans *Méditations poétiques*, Paris, Charles Gosselin, 1825, p. I-II.
- « Avant-propos du libraire-éditeur sur cette édition des œuvres de M. de Lamartine », dans *Œuvres complètes d'Alphonse de Lamartine*, Paris, Charles Gosselin, 1826, t. I, p. V-XI.
- HEINICH Nathalie, *Être écrivain : création et identité*, Paris, La Découverte, coll. « Armillaire », 2000.
- *Des Valeurs : une approche sociologique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2017.
- HUGO Abel (dir.), *Tablettes romantiques : recueil orné de quatre portraits inédits et d'une vignette, lithographiés par MM. Colin et Boulanger*, Paris, Pélicier, 1823.
- LACHAT Jacob, « Le Sacre mondain de l'écrivain : Chateaubriand à l'Abbaye-aux-Bois », *La Revue des Lettres Modernes*, série Chateaubriand, n° 1, « Sociabilités », 2023, p. 171-184.
- LAISNEY Vincent, *En lisant en écoutant. Lectures en petit comité, de Hugo à Mallarmé*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2017.

- LAMARTINE Alphonse de, « Lettre de M. A. de Lamartine », « Portefeuille épistolaire », *Revue britannique*, t. II, 1858, p. 219-225.
- *Poésies inédites de Lamartine*, éd. Valentine de Lamartine, Paris, Hachette et C^{ie}, 1885.
- « Préface générale des œuvres complètes de Lamartine : 1860 », dans *Œuvres complètes de Lamartine*, Paris, Chez l'auteur, 1860, t. I, p. 1-5.
- « Première préface des *Méditations* », *Œuvres complètes de Lamartine*, Paris, Chez l'auteur, 1860 [1849], t. I, p. 7-27.
- *Nouvelles Méditations poétiques avec commentaires*, Paris, Pagnerre, L. Hachette et C^{ie} et Furne et C^{ie}, 1861.
- *Méditations poétiques*, éd. Gustave Lanson, Paris, Hachette, t. II, 1922 [1820].
- *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867)*, éd. Christian Croisille et Marie-Renée Morin, Paris, Honoré Champion, 7 t., 2000-2003.
- *Correspondance d'Alphonse de Lamartine*, deuxième série (1807-1829), éd. Christian Croisille et Marie-Renée Morin, Paris, Honoré Champion, 5 t., 2004-2007.
- LE BAIL Marine, « Entre frontispice allégorique et reliure à "la cathédrale". Flottements du positionnement éditorial des œuvres de Chateaubriand », dans Fabienne Bercegol, Pierre Glaudes et Jean-Marie Roulin (dir.), *Chateaubriand, nouvelles perspectives critiques*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 89-108.
- LISZT Franz, *Correspondance de Liszt et de sa fille Madame Émile Ollivier 1842-1862*, éd. Daniel Ollivier, Paris, Grasset, 1936.
- MOLÉ Mathieu, *Souvenirs de jeunesse*, Paris, Mercure de France, 1991.
- MORRISSEY Robert, « Chateaubriand entre le "démon de la publicité" et le démon de son cœur », *Critique* n° 790, 2013, p. 254-267. Disponible sur [Cairn.info](https:// Cairn.info)
- PAVIE André, *Médaillons romantiques*, Paris, Émile-Paul, 1909.
- REVERZY Éléonore, *Portrait de l'artiste en fille de joie : La littérature publique*, Paris, CNRS Éditions, 2016.
- SACRISTE Valérie, « Hommes de lettres et publicité : histoire sociale d'une résistance culturelle », dans Laurence Guellec et Françoise Hache-Bissette (dir.), *Littérature et publicité : de Balzac à Beigbeder*, Marseille, Gaussen, 2012, p. 251-262.
- SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, *Portraits contemporains*, éd. Michel Brix, Paris, PUPS, coll. « Mémoire de la critique », 2008 [1869].
- SANTO-DOMINGO Joseph-Hippolyte de, *Tablettes parisiennes*, Bruxelles, H. Tarlier, 1825.
- SOULIÉ Jean-Baptiste Augustin (dir.), *Keepsake français ou Souvenir de littérature contemporaine*, Paris, Giraldon-Bovinet et C^{ie}, 1830.
- THÉRENTY Marie-Ève et VAILLANT Alain, 1836, *l'an 1 de l'ère médiatique : étude littéraire et historique du journal La Presse d'Émile de Girardin*, Paris, Nouveau Monde, 2001.
- (dir.), *Presse et plumes*, Paris, Nouveau Monde, 2004.
- (dir.), *Presse, nations et mondialisation au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2010.